

L'évènement le plus significatif de ma vie

Par M. J. M. Gussoni Traduction : Abbé P. Girouard

Cet été, des Catholiques traditionnels ont quitté leurs pays respectifs pour former un groupe de pèlerins prenant la route du sanctuaire de St-Jacques-de-Compostelle en Espagne.

Notre projet était de partir de Burgos et de marcher vers Santiago, un périple de 500 km à réaliser en 16 jours.

Le groupe était formé de dix personnes, deux de Calgary, trois de Kitchener, deux de Toronto, deux de Hollande, et une d'Allemagne. Nous fûmes dix pèlerins parmi des milliers d'autres marchant vers Santiago. Nous ne savions pas si tous les autres allaient bel et bien marcher toute la distance; le « Camino » (= Chemin) est en effet devenu très populaire ces dernières années et a attiré de nombreux touristes, touristes attachés à leur confort et au luxe. En effet, pour certains, il ne s'agissait que de vacances à peu de frais, alors que pour d'autres le pèlerinage était l'activité à la « mode ». Ce qui nous différençait de ces « touristes » fut notre prière lors de la Messe quotidienne, célébrée dans les Cathédrales de Burgos et de Léon, ainsi que dans les nombreuses églises des villages traversés. Un fait d'armes qui a demandé beaucoup de planification de la part de m. l'abbé Wegner. Imaginez simplement un prêtre Allemand contactant le sacristain Espagnol de l'endroit et lui demandant d'ouvrir l'église!

Le Camino a touché chaque pèlerin de façon particulière. Chaque pas au long de la route fit partie d'un processus de croissance individuelle. Au cours de la marche elle-même, alors qu'on est en train de vivre l'expérience elle-même, les leçons à en tirer ne sont pas toujours perçues très clairement; toutefois, lorsque le voyage est terminé et qu'on se retrouve chez soi, on est davantage en mesure d'apprécier tout le bien qui résulte du pèlerinage. Ce qui importe avec le Camino, ce n'est pas tellement d'atteindre Compostelle, ni le nombre de kilomètres que vous avez parcourus en marchant,

c'est plutôt ce qui s'est produit en vous en cours de route, ce qui est arrivé à l'intérieur de vous.

Le Camino peut en effet servir de métaphore à la vie elle-même. Nous sommes tous en chemin vers une destination, et les hauts et les bas de notre vie sont comme les collines et les vallées parsemant le Camino. Nous tombons et nous nous relevons, gardant les yeux fixés sur le but. Nous nous perdons, demandons notre chemin, et retournons sur la bonne voie. Plusieurs panneaux de signalisation nous montrent la bonne direction. Il nous arrive d'être exténué au point de ne plus vouloir continuer, mais il ne faut pas s'arrêter, sous peine de traîner, de se perdre, et d'être laissé en arrière par le groupe. C'est pareil pour notre pèlerinage sur cette terre. C'est notre manière de vivre, la façon dont on réagit face à ce que la vie nous offre, qui produit notre propre progression spirituelle et détermine son succès.

Ce voyage à pied rassemble tous les éléments d'une expérience de vie profonde. Vous voici sur un sentier, transportant tout ce qu'il vous faut sur votre dos. Vous êtes dans la nature, en pays étranger, seul face à l'inconnu, loin de tout ce qui vous est familier. Comme pèlerin, vous en arrivez à apprendre ce qui est vraiment essentiel dans votre vie. Vous êtes dépouillé de toute vanité, de tout confort et facilité, et vous êtes en contact avec votre vrai moi. Vous ne pouvez que vous concentrer sur votre destination finale et réfléchir sur les moyens à prendre pour y arriver.



Coquille en bronze fichée dans la pierre des trottoirs de Léon.

C'est donc dans la magnifique Cathédrale de Burgos que débuta le pèlerinage de notre groupe de dix, alors que M. l'abbé Wegner célébra la Messe à l'un des nombreux autels latéraux. Nous avions tous conscience que nous commençons un voyage important, et nous priâmes pour obtenir le succès du pèlerinage. Pas à pas nous quittâmes ensuite Burgos. La lumière déclinait déjà alors que nous suivions les dessins jaunes de flèches et de coquilles de pétoncles qui marquent la voie vers St-Jacques. Ces flèches guident le pèlerin à travers toutes sortes d'endroits : grandes artères des villes, terres agricoles, collines rocailleuses, douces vallées, et petits villages. Elles sont peintes sur des arbres, des pierres, des poteaux de clôture, et aux angles de bâtiments. Vous pouvez en trouver gravés sur des trottoirs ou sous un signal d'arrêt. En effet, s'il y a de la place à quelque part pour un peu de peinture, il y a de bonnes chances que vous y trouviez une flèche jaune! Il semblerait donc que, puisque le Camino est si bien indiqué, il soit virtuellement impossible de se perdre en route. Détrompez-vous! Un grand nombre de très belles distractions peuvent en effet faire en sorte que le pèlerin manque d'apercevoir un indicateur, comme cela est arrivé plusieurs fois à l'auteur de ces lignes lorsqu'il s'est arrêté pour prendre des photos.

**Burgos:
Flèches de
la cathédrale
Santa Maria.
Chef-d'oeuvre
de l'art
gothique.**

Torture pour les esprits

À l'extérieur de Burgos, nous pénétrâmes dans la Meseta, une plaine vaste et morne qui torture les esprits et les corps de plusieurs pèlerins. En effet, le Camino traverse une terre ressemblant aux steppes de l'Europe de l'Est ou aux Prairies canadiennes. Il n'y a rien que de la végétation verte et de la terre brune aussi loin que l'on puisse voir, dans toutes les directions. Le pire est qu'il n'y a pas d'arbres, donc très peu d'ombrage. Ajoutez à cela une chaleur brûlante, et vous comprendrez pourquoi cette portion du Camino est considérée comme la plus difficile par de nombreux pèlerins. En ce qui nous concerna, cependant, ce ne fut pas si terrible. Tout au long de la voie, en bordure des champs, on voyait de véritables océans de fleurs de diverses couleurs, des pavots rouges, des tournesols jaunes, des chardons mauves, des marguerites jaunes, pour n'en nommer que quelques variétés. Cette profusion de couleurs parmi la couleur pâle du foin illuminait le paysage comme le fait de la peinture de couleur vive sur une toile blanche.

La Meseta est aussi habitée par une multitude d'oiseaux, et le ciel regorge d'oiseaux de proie tels

crécerelles, faucons, et même quelques aigles. Bien qu'il faille plus de patience pour repérer les oiseaux vivant plus près du sol dans les champs, le chant des alouettes vient souvent vous accompagner au cours de cette longue et plate randonnée, allégeant ainsi votre fardeau. Chaque village avait son église et son clocher où des cigognes avaient construit leur nid. Un élément vraiment remarquable de la Meseta est la colline abrupte après Castrojeretz. Nous nous étions arrêtés comme d'habitude vers 09 :00 pour le déjeuner, et nous en avons profité pour remplir nos bouteilles d'eau. Nous fîmes alors la rencontre d'une Irlandaise venant de Mayo qui elle aussi cassait la croûte. Elle nous expliqua qu'elle marchait le Camino en solitaire, et qu'après cela elle irait visiter l'Australie. Nous partîmes assez rapidement et nous nous efforcâmes de nous concentrer sur notre prochaine ascension de la haute colline – peut-être était-ce plutôt une petite montagne – qui nous bloquait l'horizon, à savoir l'Alto de Mostelares. La seule façon d'atteindre en bonne forme son sommet est de monter à petits pas et lentement. Nous étions au milieu de notre montée lorsque notre Irlandaise nous rejoignit et nous dépassa à longues enjambées! Au sommet, les pèlerins fatigués furent récompensés par de l'eau fraîche en abondance et par une vue splendide sur la plaine en contrebas.

Il y a plusieurs légendes rattachées au Camino. Le coquillage de palourde que plusieurs pèlerins portent est voit son origine au moment où les disciples de St Jacques transportaient son corps en bateau et où ils abordèrent à un endroit du rivage où une noce avait lieu. Cette scène causa la frayeur des riverains, et le cheval sur lequel se tenait le jeune époux prit le mors aux dents et s'élança vers la mer; tous deux périrent alors noyés. Cependant St Jacques opéra alors un miracle. En effet, le cheval et son cavalier revinrent bien vivants au rivage, mais étaient recouverts de coquilles de palourdes et de varech! C'est pourquoi, jusqu'à ce jour, les coquilles de palourdes trouvées sur les rives de Galicie demeurent un symbole du Camino. Ce coquillage sert aussi de métaphore : Les cannelures de la coquille, qui se rejoignent toutes à un certain point, représentent les diverses routes traversées par les pèlerins, lesquelles se rejoignent éventuellement à destination, le tombeau de St Jacques à Compostela. St Jacques se dévoua longtemps à la prédication dans la Péninsule Ibérique et après sa mort (c. 45 AD) il fut enseveli en Galicie. L'histoire la plus émouvante parmi ces légendes est celle d'un

ermite qui aurait vu une étoile très brillante qui envoyait un rayon dans un champ à un point déterminé. En creusant à cet endroit on y découvrit les restes de St Jacques. Ce « Champ de l'Étoile », en latin « Campus Stellae », est devenu le toponyme Espagnol de Compostela.

Il y a aussi des traditions associées au Camino, comme celle de transporter des pierres de votre pays. Celles-ci sont le symbole des fardeaux dont vous voulez vous débarrasser au cours de votre périple. À la Cruz de Ferro (littéralement la Croix de Fer), dans les montagnes derrière Astorga, vous lancez vos pierres, car le fait d'être arrivé à ce point du pèlerinage est considéré comme un grand accomplissement. En fait, le sentier montagneux zigzague lentement vers le sommet de 1505 mètres, et vous jetez vos pierres au long du sentier comme marques de votre victoire envers le Camino et envers vous-même. De nos jours, la pile de pierres est si grosse que seuls les pèlerins les plus audacieux osent y grimper pour déposer leurs dernières pierres au pied de la Croix de Fer érigée au sommet de la montagne.

À la bordure ouest de la Meseta nous atteignîmes la ville de Léon. Sa cathédrale est un autre chef-d'œuvre de l'architecture gothique. Elle est fameuse pour ses 125 vitraux moyenâgeux qui illuminent la nef d'une multitude de couleurs. Lors de notre messe à un autel latéral, un groupe d'autres pèlerins-marcheurs se joignit au nôtre. Léon est la ville où beaucoup commencent leur pèlerinage, escamotant ainsi la Meseta, soi-disant plate et ennuyeuse. Ces nouveaux venus nous dépassèrent bientôt et nous lancèrent de joyeux « Ola » ou « Bien Camino ». Quant à nous, fatigués par notre semaine à marcher le Camino, nous ne pûmes que leur répondre d'une voix faible.

« Refugios »

Lorsque nous atteignîmes Léon, nous étions déjà devenus des marcheurs et campeurs expérimentés. Nous préférons camper la nuit plutôt que d'utiliser les installations prévues appelées « refugios » ou « albergues ». Notre choix comportait plusieurs avantages. Premièrement c'était moins cher, puisque les pèlerins ont la permission de camper dans les tous champs bordant le Camino, ce qui nous permettait de nous arrêter pour la nuit où et quand nous le voulions. Quant à ceux qui veulent utiliser les refugios, ils ont toujours le stress d'en trouver un qui ne soit pas déjà plein à craquer, et

les bonnes installations sont toujours pleines dès le début de l'après-midi, ce qui limite de tels pèlerins par rapport à la distance qu'ils peuvent parcourir à chaque jour. Nous nous endormions donc sous les étoiles, bercés par le chant des cigales, et nous étions réveillés par d'autres sons de la nature : chants d'oiseaux et de coqs, braiement d'un âne, ou le son des cloches pendues aux cous des vaches. Quant aux refugios, c'est une autre histoire. Il y en a des neufs et des vieux, des grands et des petits, des propres et des sales; la plupart ont des lits à étages, et hommes et femmes couchent dans les mêmes dortoirs. On m'a dit qu'il y a peu de silences dans ces dortoirs. Durant toute la nuit vous entendez des respirations sifflantes, des quintes de toux, des raclements de gorges, des reniflements, des respirations bruyantes, des ronflements, des grognements, des sifflements, etc. C'est une véritable symphonie de la dissonance.

Après quelques jours de marche, nous apprîmes qu'il ne fallait jamais se retrouver sans eau. Tout au long du Camino, il y a des fontaines publiques où on peut remplir nos bouteilles d'eau. La majorité de celles-ci sont pourvues d'une indication précisant si l'eau est potable ou non. Demeurer bien hydraté étant essentiel au succès du pèlerinage, il nous était nécessaire de toujours avoir avec nous une provision suffisante d'eau. Bien qu'on apprenne rapidement à ne jamais boire l'eau des fontaines, ces dernières n'en étaient pas moins très utiles pour laver notre linge et, plus important encore, pour s'y tremper les pieds.

La question de la nourriture était moins problématique. Les cafés et les bars au long du Camino offraient des déjeuners de café au lait (« café con leche ») ou de jus d'oranges fraîchement pressées, accompagnés de pain grillé, de croissants, ou d'une variété de sandwiches (« bocadillas »). Tout le monde a fini par essayer les bocadillas. Il s'agit d'une baguette de pain croustillante coupée en deux, chaque moitié étant ensuite coupée en deux dans le sens de la longueur, et entre les deux parties on met du jambon, du fromage, du chorizo, du salami, ou encore une combinaison de tous ces ingrédients. On pouvait aussi choisir une tortilla, laquelle n'est pas faite de farine de blé ou de maïs, mais est plutôt une omelette ou une quiche. En ce qui regarde le diner, on avait le choix entre le menu « del dia » ou le menu « del peregrinos ». Ce repas substantiel de deux ou trois services avec vin ne coûtait que dix Euro.

Croix au bord du chemin vers Compostelle.





La nourriture est donc abondante le long du Camino, mais pour l'obtenir il faut s'armer de patience. En effet, si dix personnes font la ligne devant vous et que la première commande un café et un sandwich, la serveuse prépare le café, puis le sandwich pour cette personne. Mais celle-ci ne paie pas tout de suite. La serveuse s'occupe alors de la 2ème personne, puis de la 3ème etc., exécutant chaque commande individuellement. Quand vous avez fini de manger, il vous faut refaire la ligne pour finalement payer votre repas; il est souvent nécessaire de rappeler à la serveuse ce que vous avez mangé, car elle l'a oublié.

Soigner les pieds

Rendus à Léon, quelques-uns d'entre nous en étions au stade du clopinement et avions besoin de soigner nos ampoules. Nous avons tous souffert d'ampoules. Certaines ampoules étaient de la grosseur d'un dix sous, d'autres comme des pièces d'un dollar ou même plus grosses. Nous avons donc appris comment les soigner avec du velours de coton, et nous discutons de la relative valeur de nos remèdes respectifs. Nous avons aussi appris l'art de marcher sur nos ampoules. Après 30 minutes de marche, alors que nos pieds s'étaient réchauffés, on ne sentait plus nos ampoules jusqu'à ce qu'on s'arrête à nouveau. Ce fut donc un grand encouragement à marcher sans s'arrêter! J'ai dit que nous avons tous souffert des ampoules, sauf peut-être M. l'abbé Wegner, qui a semblé marcher sur un nuage!

Un jour et demi après avoir quitté Léon, nous arrivâmes à Astorga. Nos sacs à dos semblaient devenir de plus en plus lourds, et nous devions donc les alléger. Nous discutâmes donc pour décider ce que nous pouvions abandonner. On se sépara donc des toiles à étendre sur le sol, des livres, et de certains vêtements. C'est ainsi que nous avons remis au bureau de poste d'Astorga un colis de 9kg d'objet inutiles. Sans qu'on ait à le lui indiquer, le commis savait déjà à quel endroit de Santiago il devait poster le colis. Astorga marque le début de la région montagneuse. Le Camino devient alors un sentier rocailleux beaucoup utilisé par les fermiers et leurs troupeaux. Toute la région environnante est couverte de buissons de bruyère, de genêt, et de thym sauvage. Il y a des collines abruptes, et des descentes encore plus à pic, qui nous font cheminer à travers des hameaux endormis et des vallées sillonnées de rivières. À un certain endroit, le Camino n'est plus qu'un petit sentier frayé dans la pierre, et dont l'angle de montée atteint 25-30%

durant 900 mètres. Une fois au sommet, le panorama nous fait croire être au sommet du monde!

À O Cebreiro, nous pûmes enfin nous reposer pour quelques heures. Il s'agit là d'un beau village haut dans les montagnes, avec des maisons de pierres aux toits de chaume. M. l'abbé Wegner y célébra la Messe dans l'église de Santa Maria Real, datant du 9ème siècle. C'est la plus vieille église du Camino qui soit parfaitement conservée dans son aspect originel. Un certain nombre d'autres pèlerins assistèrent aussi à cette Messe. La légende affirme que le Saint Graal y fut entreposé durant le Moyen Âge. Une autre légende raconte qu'au 14ème siècle un fermier s'y rendit péniblement à la Messe à travers une tempête de neige. Le prêtre exprima alors son étonnement que le fermier ait fait autant d'efforts juste pour manger un petit bout de pain. Or quelle ne fut pas ensuite sa surprise de constater que lors de la Consécration, le pain et le vin se transformèrent en chair et en sang véritables!

Marcher durant si longtemps lors d'un pèlerinage nous met en face de plusieurs défis. On marche kilomètre après kilomètre sur des pierres mal équarries, des routes poudreuses, des chemins défoncés et marqués par les roues des engins agricoles, et tout cela la plupart du temps sous un soleil brûlant. Ajoutez à cela un sac à dos pesant 15 kg. Après un certain temps, vos épaules et votre dos deviennent crispés et douloureux. Vous essayez alors de diminuer cette douleur en bougeant votre sac de place tout en marchant. Vous resserrez des courroies ici, vous en desserrez là; vous vous arrêtez pour réorganiser l'intérieur du sac; vous ajustez le ceinturon le maintenant à votre taille; vous le poussez vers le haut avec vos mains; vous essayez d'ajuster toutes les courroies le mieux possible. Rendu à cette phase du pèlerinage, vous êtes devenu un porteur d'expérience.

Inter-dépendance

Un pèlerinage vous oblige aussi à faire face à un autre défi – votre indépendance, ou plutôt votre interdépendance. Car aucun de nous ne peut s'en sortir sans l'aide des autres. Il arrive en effet qu'il faille accepter de laisser les autres faire pour nous ce que nous ne pouvons faire seuls. Moi-même je fus souvent aidé par les autres, et leur en suis reconnaissant. Nous fûmes un groupe de douze. La gentillesse de chacun fut une leçon constante. Chaque geste de bonté devint une leçon d'amour et d'encouragement.

Mont Cebreiro, détail du fût du calvaire montrant saint Jacques en pèlerin.



Cette gentillesse nous fut aussi prodiguée par des étrangers. Par exemple, on a eu un problème avec notre colis d'objets « inutiles ». Lorsque nous arrivâmes au bureau de poste de Santiago, nous ne pûmes recevoir ce colis car le nom de son destinataire (m. l'abbé Wegner) ne correspondait pas à celui venu le réclamer. Nous expliquâmes notre situation à l'employée, et celle-ci en parla à son superviseur. La réponse fut néanmoins que « les règles ne peuvent être changées, point à la ligne! » et pas de discussion! L'employée en fut embarrassée et s'excusa. On pria alors St Jacques en silence. Peu après, l'employée nous demanda de décrire le colis. Nous fûmes en mesure de lui en donner la couleur et les dimensions exactes, ainsi que le genre de ficelle utilisée et de décrire le contenu du paquet. Elle nous le remit alors et nous pûmes finalement nous en aller après l'avoir remerciée et lui avoir promis de prier pour elle à la tombe de St Jacques.

Un autre exemple de gentillesse est lorsque je dus passer la nuit dans un refugio parce que la douleur dans mon pied gauche était trop intense. Au moment de partir le lendemain matin, je vis deux Allemandes, une mère et sa fille, se frotter les pieds avec une gelée balsamique puis les recouvrant de poudre. Comme la fille expliquait à sa mère que j'étais Anglais, celle-ci, en un anglais approximatif, m'expliqua que ce produit était d'habitude utilisé pour s'en frotter la poitrine lorsqu'on avait un rhume. Elle me dit aussi que sa fille et elle-même s'enduisaient les pieds de ce même onguent à chaque jour depuis le début de leur marche à Burgos, et qu'elles n'avaient eu aucune ampoule! Remarquant alors mes pieds meurtris, elle me donna gentiment un tube de cette même gelée.

À la cathédrale de Santiago, l'usage veut qu'on embrasse la statue de St Jacques. Bien sûr, il vous faut pour cela faire la queue pendant longtemps, mais s'il y a une chose que quelques semaines de marche au long du Camino vous apprennent, c'est bien la vertu de patience. Après avoir baisé la statue, la plupart des gens en profitent pour présenter au saint les prières, demandes, espoirs et vœux qu'ils ont portés en eux durant leur long périple loin de leur foyer. Personnellement, j'avais mis en une enveloppe une liste de 9 demandes, mais je ne pus trouver d'endroit où la déposer, et cela me parut bizarre. Mais en y réfléchissant bien, je me rendis compte qu'il y avait une raison bien logique pour : Avec des milliers de pèlerins visitant la cathédrale quotidiennement, où pourrait-on bien

mettre tous ces papiers? Après notre dévotion devant la statue, M. l'abbé Wegner célébra la sainte Messe à l'autel des reliques de St Jacques. Quoique tous les autels le long du Camino contiennent des reliques du saint, celui de Compostela est clairement celui qui en a le plus.

À l'extérieur de la cathédrale, la ville elle-même regorge d'une foule de gens marchant ici ou là, non seulement des touristes et des pèlerins, mais aussi tous les gens associés aux activités commerciales de cette ville importante. Contrastant avec tout ce remue-ménage, il y avait aussi des musiciens Galiciens jouant d'une sorte de cornemuse moyennâgeuse et accompagnés de femmes effectuant des danses traditionnelles; les uns et les autres étaient vêtus de costumes d'époque. Cela fournissait un bel antidote au bruit et au mouvement liés au commerce. Il me vint alors l'idée que peut-être – et j'espère bien me tromper – la cornemuse ne vient pas de l'Écosse après tout?

Que se passa-t-il après tout cela? Nous nous sommes séparés pour retourner chacun chez soi. Pour quelques-uns, l'échange des adieux s'accompagna d'une certaine tristesse, parce que la belle aventure était maintenant terminée. Mais cet élément de tristesse était mitigé par la joie d'avoir réussi à atteindre Santiago. Le voyage avait donc prit fin. La prière au départ de Burgos avait donc été exaucée, et nous avons remercié St Jacques qui ne nous avait pas laissé tomber.

Finalement, nous retrouvâmes tous notre vie de tous les jours, nos petites habitudes, les réponses à faire aux lettres et courriels reçus, l'écoute des dernières nouvelles à la radio ou la télévision et, le plus terrible : payer nos factures! Le silence intérieur et la méditation tranquille de nos 16 jours de marche ne sont plus. Il est difficile de retourner à la maison sans avoir été changé, sans être quelqu'un devenu nostalgique du Camino.

Si une retraite est importante dans l'optique de la progression spirituelle, il en va de même d'un pèlerinage, surtout s'il est long et ardu. Cependant, aucun pèlerinage ne prend vraiment fin jusqu'à ce qu'on ait bien assimilé ce qui est arrivé en cour de route, et cela laisse une empreinte indélébile en notre esprit. Personnellement, le pèlerinage au long du Camino fut l'un des événements les plus significatifs de ma vie.



**Cathédrale de León.
Détail du porche sud.**